

**FILLE DE JOIE,  
GARÇON DE MALHEUR**

**TOME 2**

**Jean-Christian Vidal**

Jean-Christian Vidal

Fille de joie,  
garçon de malheur

*Tome 2*

© Jean-Christian Vidal, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6157-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si on oublie notre passé, on est condamné à le revivre.

À Jean Vincent.

L'infirmière apparut dans l'encadrement de la porte de la salle d'attente, bien campée dans ses sabots blancs et lança à la cantonade un tonitruant « Madame Vidolle ! Madame Vidolle ! ». La cantonade se résumait à une jeune créature un peu trop fardée, à la pomme d'Adam étonnamment proéminente et arborant une abondante chevelure maronnasse en acrylique qui lui dégoulinait sur le visage, l'autre était une femme d'âge mûr, plutôt bien apprêtée et dont les épaules couvertes d'un chandail mauve semblaient porter toute la misère du monde et enfin, moi, jeune garçon de vingt-trois ans qui semblait se demander ce qu'il pouvait bien faire dans cette salle d'attente du centre de radiologie du dix-neuvième arrondissement de Paris et, plus précisément, dans celle du département 'mammographie' du dit centre. D'un air exaspéré, l'infirmière éructa à nouveau deux 'Madame Vidolle' tandis que nous trois nous regardions avec insistance comme si nous attendions que quelqu'un se dénonce parmi nous. C'est alors que je levais la main comme un petit garçon qui serait encore à l'école et qu'à la faveur d'une fulgurance je demandais à l'infirmière si cette Madame Vidolle que nous cherchions tous ne serait pas en fait un Monsieur Vidal, en l'occurrence moi ! Un simple « Ah oui pardon ! » me rendit mes attributs masculins et c'est avec mon genre retrouvé et mon nom de famille réassigné qu'elle me fit entrer dans un petit local où elle m'invita à m'asseoir. À peine avais-je pris mes aises que la question se posa de me demander depuis combien de temps je prenais un traitement hormonal. Mes sourcils se plissèrent instantanément et alors que j'allais lui demander de quoi elle pouvait bien parler, elle m'interrompit à la première syllabe et s'étonna comme tel : « Mais vous n'êtes pas dans la démarche d'un changement de sexe ? ! ». Un grand éclat de rire fut ma première réponse avant de verbaliser quelle était la raison de ma venue pour une mammographie. Non, je ne comptais pas me débarrasser de ma virilité, même relative, je n'étais pas un transsexuel mais j'avais découvert quelques jours auparavant une petite grosseur près de mon téton gauche qui m'avait mené chez mon médecin, celui-ci prévoyant m'avait adressé à un vieil endocrinologue qui m'avait prescrit un bilan hormonal et une mammographie. Le vieux spécialiste m'avait quelque peu effrayé, me parlant des risques de cancer du sein chez l'homme, peu connu et peu courant mais existant tout de même. Elle rit de bon cœur au récit tout particulier de mon épopée médicale et je l'imaginai ranger discrètement la paire de ciseaux à couper les couilles qu'elle

aurait posé sur ses genoux au début de notre entretien. Devenue toute chaleureuse, elle me fit passer dans la pièce attenante, tout en se demandant à haute voix comment nous allions bien pouvoir procéder pour faire cette mammographie, ce qui m'interpella car je ne savais absolument pas de quoi il en retournait pour cette procédure et que je me disais qu'il s'agissait quand même de son métier et qu'elle ne devait pas en être à sa première radiographie ! Torse nu, je compris vite quelles étaient ses interrogations ! Deux plaques en fer parallèles, une manivelle sur le côté pour les resserrer et mon sein gauche qui devait prendre place entre cet étau ! Le problème fut évident car je n'ai pas une escalope, un gros nichon pendant, un robert charnu mais le torse plat d'un jeune mâle à peine adulte ! À chaque fois que je me suis retrouvé dans une situation difficile, c'est à l'humour que je fais appel et c'est donc naturellement que je demande à la technicienne si l'on peut appeler Jane Birkin pour savoir si elle aurait quelques tuyaux à filer sur la manière de procéder ! On tire sur le téton, le torse plaqué contre le métal froid et la manivelle tourne et tourne jusqu'à l'emprisonner avec un petit bout de chair de mon torse en supplément. Je souffre le martyr et en apnée, j'attends que le cliché soit fait et qu'on puisse me déverrouiller. Je remets mon tee-shirt sur ce qui fut jadis mon téton et qui ressemble désormais à une tétine pourpre et je me hâte de quitter cette salle de torture et ces supplicieuses chinoises. Le cliché sera une immense radiographie noire avec l'apparition fugace sur un des côtés d'une petite pointe de flèche symbolisant mon téton. Un chef d'œuvre !

Depuis mon éviction de la famille par décision parentale, je multipliais les accès d'hypocondrie et ce genre d'aventures cocasses. J'avais des crises d'angoisse, une anxiété générale qui se traduisait par des maux inventés dont je croyais souffrir ou des petits bobos que je transformais dans mon esprit et à contrecœur, en véritables cataclysmes médicaux. Et pour couronner le tout, je m'étais persuadé que j'allais mourir à trente trois ans comme le Christ ! Dans un sens cela m'était plutôt bénéfique car je ressentais une véritable urgence à vivre pleinement car le temps m'était compté. Désormais il fallait que j'aie vite, que je me réalise professionnellement à grande vitesse, que je sorte, que je boive, que je baise, que j'achète, que je vive pleinement chaque seconde de ma vie comme si c'était la dernière. Je me disais que c'était peut-être cela l'âge adulte, une course sans fin après des années de nonchalance adolescente. Je devenais un bulldozer prêt à écraser tout ce qui se trouverait sur son chemin, un Zébulon

hyperactif qui ne tenait pas en place ! L'inverse de l'état dans lequel j'aurais dû être après le traumatisme que je venais de vivre et qui aurait dû me transformer en ectoplasme grabataire figé par la dépression. Depuis cette soirée où mes parents m'avaient renié pour cause d'homosexualité, les choses ne s'étaient pas arrangées, loin s'en faut ! Après avoir reçu une lettre de ma mère actant mon renvoi de la famille, ma radiation de l'héritage patrimonial, elle avait poursuivi sa vendetta par téléphone, nous appelant Christophe et moi tous les jours pour nous insulter avec la vulgarité que je lui connaissais. J'étais selon elle et par des propos imbibés d'alcool, une fille de joie qui se prostituait à Paris, un garçon de malheur qu'elle n'avait mise au monde, à son grand regret, que pour la décevoir et la dégoûter. Cette fille de joie je voulais bien l'être mais pas dans les termes où elle l'entendait quant à ce garçon de malheur, je lui en laissais la maternité et je ne voulais plus porter le poids de cette responsabilité, celle d'être son accident, celui qu'elle rendait responsable de son mariage raté, de sa petite vie misérable à peine masquée par le luxe qui l'entourait, ce luxe qu'elle avait accepté en rétribution de son rôle d'épouse d'un homme qui voulait donner le change et aller contre sa véritable nature, celle d'aimer les hommes. Elle était cette fille de joie, celle qui s'était laissée aveuglée par cet immense domaine et ce château qu'elle avait pris pour un village entier lors de sa première venue, demandant naïvement où se trouvait la maison familiale parmi toutes ces bâtisses. Elle était cette fille de joie qui s'était vu offrir des bagues hors de prix, vêtements de luxe et remplacement de toutes ses dents, un nouveau sourire qui déjà à l'époque, en 1970, représentait une véritable fortune. Elle était cette fille de joie qui contre récompenses avait mis un mouchoir plein de larmes sur les dérivés de son mari, les insultes et moqueries au gré des beuveries. Je n'étais pas une fille de joie et je ne le serai jamais, ne serait-ce que pour ne jamais avoir à lui ressembler un jour ! Et j'avais vu le prix à payer pour ce miroir aux alouettes dans lequel elle s'était contemplée durant des années et qui ne reflétait désormais qu'un tableau monstrueux. Un poids énorme m'avait été retiré au terme de ce bannissement, je n'étaucherai plus son malheur comme elle me l'avait imposé depuis mon enfance et je serais désormais un garçon de joie et de bonheur, du moins je m'y emploierai du mieux que je peux. Je savais que j'avais déjà en moi cette aptitude gagnée au fil des années, sûrement développée pour contrecarrer ses velléités à me détruire à tout prix. J'avais de ce fait une très forte personnalité, un grand sens de l'humour et de la dérision qui continueraient de me servir de carapace face au monde.

En attendant, je me retrouvais dans une situation complexe car ils m'avaient bien évidemment coupé les vivres et je n'avais que ma maigre indemnité de stage dans la pub comme revenu. Un ami m'avait conseillé de faire une demande de RMI, l'ancêtre du RSA et j'avais donc pris rendez-vous avec l'assistante sociale à qui j'avais expliqué ma situation. Désolée d'entendre ce qu'il m'arrivait, elle m'expliqua que grosso modo j'étais trop jeune pour être dans la merde et que je devais attendre d'avoir 25 ans pour pouvoir prétendre à une aide quelconque ! Je tombais des nues et à mon regard effaré et au bord des larmes, elle s'emporta contre mes parents, sortant de sa réserve et prête à partir en guerre ! Son plan d'action était d'en recourir à la loi et d'en faire appel au devoir de secours prévu par les textes qui oblige tout parent à subvenir aux besoins de son enfant jusqu'à ce qu'il soit en mesure de s'assumer financièrement. Bien évidemment cela ne s'applique pas à un rejeton de trente ans qui glande toute la journée. Elle voulait donc que l'on demande l'aide juridique gratuite afin qu'un avocat me soit désigné, celui-ci demanderait à un juge d'obliger mes parents à me verser une pension alimentaire jusqu'à ce que j'obtienne un travail et par là même de quoi subvenir à mes besoins. Elle me demanda d'y réfléchir posément et me fixa un nouveau rendez-vous pour que l'on mette en place cette action. Dans le métro du retour, des images défilaient dans lesquelles je me voyais dans une salle de tribunal narrant par le menu tout ce que mes parents m'avaient fait subir jusqu'à présent jusqu'au point d'orgue qui me menait dans cette salle d'audience et j'imaginai Folcoch, la harpie qui me servait de mère expliquer à la cour qu'ils n'allaient pas payer pour une fille de joie, un tapin parisien, pédé de surcroît qui ne leur avait apporté que malheurs et déceptions depuis sa venue en ce bas monde le 23 mai 1970 à Abidjan, Côte d'Ivoire ! Qu'elle regrettait les aiguilles à tricoter d'une faiseuse d'ange qui auraient avorté ce rejeton qu'elle prit au début pour une clef d'entrée au paradis et qui s'avéra être selon elle celui qui la condamnerait à une vie d'enfer. Je ratais ma station Lamarck-Caulaincourt et finis la route à pied jusqu'à notre minuscule appartement de la rue Caulaincourt et je m'arrêtais au Franprix, juste à côté de notre immeuble pour quelques courses avec toujours à l'esprit la décision que l'assistante sociale m'avait demandé de prendre et un sentiment de haine et d'injustice m'envahit. Je ne cessais de me demander ce que j'avais bien pu faire pour mériter tout cela, depuis mon bannissement de la famille à seulement onze ans et mon affectation dans un pensionnat en France, tout seul, par décision maternelle à cette nouvelle sanction de rejet au seul prétexte que j'étais né homosexuel ! Je rajoutais une bouteille de vin à mon panier, me disant qu'elle aurait peut-être toutes les

réponses à mes questions ou, du moins, saurait-elle m'apaiser ! Je poussais la grille de notre immeuble, traversais le petit jardinet qui nous éloignait de la rue et j'arrivais devant la porte de notre studio du rez-de-chaussée où je découvrais une lettre déposée sur le paillason par notre concierge, une portugaise amère qui nous détestait Christophe et moi car elle avait vite fait de comprendre que nous étions un couple d'hommes partageant le même lit à deux places et on l'imaginait bien souvent demander à son Jésus trônant au milieu de sa loge de nous noyer dans les rivières de l'enfer. En attendant l'intervention divine, elle se contentait de nous jeter le courrier contre la porte à défaut d'y projeter un de ses crachats excommuniants ! Je ne reconnaissais pas l'écriture sur l'enveloppe mais je vis qu'elle venait de la Haute-Garonne. Les courses rangées, la bouteille de vin débouchée car en bon fils d'une famille de viticulteurs, je savais qu'il fallait l'aérer avant de lui faire un sort, je mettais une cassette des Shamen dans la chaîne HiFi chérie de Christophe et je m'asseyais sur le matelas à même le sol avec cette lettre qui attisait ma curiosité. Je la décachetais et en la déployant je vis, à mon grand étonnement, l'en-tête de notre médecin de famille à Fronton. Je n'avais pas vu en rentrant que le voyant de notre répondeur clignotait et dans un même geste j'appuyais sur pause pour la musique et lecture pour les messages. La voix rageuse de ma génitrice résonna dans le studio, éructant un « Tu vas rentrer ! Crois-moi on va s'occuper de ton cas ! » suivi d'une bordée d'injures à peine articulées à cause d'un manifeste éthylisme déjà bien avancé ! « Vous n'avez plus d'autres messages » me dit la machine et c'était bien assez pour moi déjà ! Je relançais les Shamen en augmentant le volume, espérant qu'ils feraient taire le flot de pensées qui gravitaient dans mon cerveau mais j'avais plus confiance en la bouteille de vin qui m'attendait, bouche ouverte, dans la cuisine pour apaiser mon anxiété et ma rage qui venaient d'atteindre leur paroxysme. La première gorgée curative avalée, je repris la découverte de cette missive avec beaucoup de curiosité, me demandant pourquoi le médecin de famille me contactait ainsi et je tombais vite des nues ! Dans un style faussement amical et compassionnel, il me proposait de me « soigner », me demandant de me rendre à son cabinet où il pourrait à m'en sortir ! J'étais donc un patient atteint d'homosexualité à qui il fallait d'urgence fournir un traitement, un pédé dégénéré qu'il fallait sauver, un malade à soigner comme il s'était engagé à le faire lors de son serment auprès de ses pairs. Sa conclusion était tellement engageante puisqu'elle aboutissait à « il y a tellement de solutions » ! Je me demandais bien ce que cette pauvre folle hystérique avait bien pu lui raconter pour qu'il se croit ainsi investi d'une mission de sauvetage extrême ! Deuxième